

Entretien avec René Binette, muséologue

Rébéca Lemay-Perreault et Anna-Lou Galassini

Volume 10, numéro 1, 2021

Gouvernance des musées et droit de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Québécoise de Promotion des Recherches Étudiantes en
Muséologie (AQPREM)

ISSN

1718-5181 (imprimé)

1929-7815 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lemay-Perreault, R. & Galassini, A.-L. (2021). Entretien avec René Binette, muséologue. *Muséologies*, 10(1), 189–199. <https://doi.org/10.7202/1093117ar>

Entrevue

Entretien avec René Binette, muséologue

Rébéca Lemay-Perreault et Anna-Lou Galassini

Cette entrevue s'inscrit dans le cadre du numéro thématique de la revue consacré à la gouvernance des musées. René Binette a consacré sa carrière à l'Écomusée du fier monde, qui a développé un modèle de coopération communautaire assez unique dans le réseau muséal québécois et qui a su inspirer le monde des musées. Le choix s'imposait d'autant plus que René Binette a été le lauréat du prix Carrière de la Société des musées québécois en 2021. Il a également été le premier Québécois à recevoir, en 2014, le prix Barbara A. Tyler pour le leadership muséal décerné par l'Association des musées canadiens. Co-fondateur et ancien directeur de l'Écomusée du fier monde, il œuvre depuis plus de quarante ans au développement de l'écomuséologie québécoise. René Binette a contribué de manière décisive à la définition d'une muséologie axée sur la mobilisation citoyenne et l'habilitation de tous dans l'optique d'une véritable démocratie culturelle. Il a partagé sa philosophie de l'écomuséologie dans de multiples conférences nationales et internationales. Soulignons ses collaborations au guide *Exposer son histoire* (prix Publication de la Société des musées québécois, 1990) et à l'ouvrage *Sur les traces de Joseph Venne* (Prix d'excellence en interprétation du patrimoine de l'Association québécoise des interprètes du patrimoine, 2013). Précurseur de la muséologie citoyenne qui s'est imposée dans le projet de redéfinition du musée à ICOM-Kyoto en 2019, il s'est engagé dès ses débuts dans une approche résolument participative avec les citoyens, les organismes et les communautés minorisées du territoire. Par ce nouveau modèle de gouvernance, l'Écomusée du fier monde, institution à échelle humaine, a permis aux habitantes et habitants d'un quartier défavorisé de trouver leur place au musée.

Vous êtes un acteur de premier plan de l'Écomusée du fier monde, présent depuis 1980. Dans quel contexte se fonde cet établissement muséal?

Au-delà de l'atmosphère de libéralisation des mœurs et de revendications des libertés individuelles dans laquelle baignent plusieurs pays occidentaux à l'époque, je pense que le contexte du Québec est d'abord celui, politique, marqué par l'arrivée au pouvoir en 1976 du Parti québécois, dirigé par René Lévesque. C'est un gouvernement nationaliste et social-démocrate, qui place l'identité québécoise francophone au centre de ses préoccupations. C'est sous sa gouverne qu'est déposé le fameux livre blanc du ministre Camille Laurin, *La politique québécoise du développement culturel* (1978). Cet ouvrage phare pose les jalons d'une réflexion politique sur la nature de la culture québécoise, distincte par son appartenance à la francophonie, sur sa position minoritaire dans un Canada majoritairement anglophone et sur le rôle que tiennent les gouvernements et les institutions dans la préservation de cette culture. C'est donc un moment d'émulation important. À Montréal, les pièces de Michel Tremblay et les premières chansons de Beau Dommage racontent la ville, les débuts de la poésie urbaine décrivant la beauté des rues, des usines abandonnées et des néons qui s'éteignent lentement au lever du jour d'une ville qui ne s'endort jamais. Paradoxalement, c'est aussi une période de désenchantement pour plusieurs, marqués par l'échec du référendum de 1980 sur l'indépendance politique du Québec. Une atmosphère d'autant plus lourde dans les milieux de la culture, notamment parce que plusieurs artistes et intervenants communautaires sont engagés dans la cause et voient se briser leur rêve d'un Québec souverain. C'est le cas de plusieurs membres fondateurs de l'Écomusée du fier monde.

À une échelle plus locale, de grands projets d'urbanisme métamorphosent Montréal, modernisent la ville. Dans le quartier Centre-Sud, où l'Écomusée a pignon sur rue, cela génère son lot de conséquences fâcheuses, les vagues de spéculations immobilières entraînant celles des expropriations et des déplacements des populations ouvrières qui habitent le quartier depuis 150 ans, dès les débuts de l'ère industrielle au Québec. C'est à ce moment que, pour la première fois, j'entends le terme *gentrification*. Cette situation préoccupe les organismes communautaires déjà présents, qui conçoivent des stratégies pour protéger les familles ouvrières, mais aussi l'identité de ce territoire fondée sur la culture et le patrimoine ouvriers.

Finalement, à une échelle internationale, il y a ce contexte du tournant des années 1980 propre au monde des musées, qui commencent à s'ouvrir au grand public, non plus uniquement à l'élite des connaisseurs. Ce monde découvre aussi celui de la Nouvelle Muséologie, en élargissant ses horizons sur les cultures à muséaliser. Je me rappelle ces paroles de John Kinard : « en visitant les musées américains, vous ne saurez jamais que plusieurs millions de Noirs habitent ce pays¹ ». Nous connaissons

¹ KINARD John, « Intermédiaire entre musées et communautés (1971) ». Dans A. Desvallées (dir.). (1992), *Vagues: une anthologie de la nouvelle muséologie*, 1. Mâcon: W, p. 101.

une situation analogue ici : les immigrants, les autochtones et la plupart des groupes minorisés sont absents des musées québécois au tournant des années 1980. C'est vrai aussi pour le monde ouvrier. En fait, le musée est centré sur la ruralité et la mise en valeur de la culture agricole, du folklore et du terroir de la campagne. L'urbanité est certes présente dans les musées, mais représentée dans l'art contemporain. La culture ouvrière urbaine souffre d'un vide conceptuel. Elle n'est pas considérée comme un patrimoine en soi, un objet d'étude et de recherche.

La mouvance écomuséale émerge à l'époque au Québec. À la fin des années 1970, on assiste à l'ouverture du premier écomusée québécois, l'Écomusée de la Haute-Beauce. Il y a même constitution d'une association québécoise des écomusées au début des années 1980. Le mouvement s'essouffle malheureusement par manque de soutien gouvernemental : l'enjeu demeure toujours le financement en culture. De cette mouvance l'Écomusée du fier monde reste le seul survivant, vestige de cet idéal muséologique que plusieurs muséologues ont porté à l'époque. Une figure importante parmi tous ces gens, à mon avis, rassembleuse et infatigable, est celle du professeur et chercheur Pierre Mayrand. Il parcourait les régions du Québec pour étudier ces initiatives, échanger avec leurs porteurs, et c'est cela qui l'a amené à s'intéresser à ce projet muséal en émergence dans le quartier Centre-Sud de Montréal.

192

Au départ, en 1980, un comité s'est formé à l'intérieur même d'un organisme communautaire – Les habitations communautaires Centre-Sud (HCCS) – dont la mission est d'accompagner le développement de coopératives d'habitations et de logements sociaux, tout en faisant de l'éducation populaire. Un groupe de citoyens, non seulement totalement néophytes des musées, mais certains avec un profil socioéconomique et de scolarisation aussi faible qu'un niveau primaire, s'est associé pour fonder un musée de quartier, avec la mission de préserver la culture et la mémoire ouvrière industrielle d'un territoire en plein mouvement de *gentrification*. Deux idées leur servent de fil d'Ariane : d'abord, qu'il est impossible de construire le présent et l'avenir sans connaître son passé et, ensuite, que le mode de vie ouvrier est un patrimoine à valoriser. C'est ce qui marque l'origine du nom « fier monde » : l'objectif est de susciter la fierté identitaire dans le milieu ouvrier, traditionnellement dénié sur le plan culturel.

C'est donc à ce groupe atypique que se greffe mon professeur, Pierre Mayrand, accompagné de quelques étudiants dont je fais partie. En tant qu'expert, il a nourri ce projet des aspirations écomuséales, auxquelles il croyait.

Qu'est-ce qui séduit ce groupe de néophytes dans les valeurs écomuséales ?

D'une part, l'appellation *musée* ne plaît pas à plusieurs membres du comité qui associent le musée à une culture qui n'était pas la leur : celle des élites intellectuelles, économiques et politiques. D'autre part,

à force de participer aux discussions du comité, Pierre Mayrand devient de plus en plus convaincu de la nature écomuséale du projet et s'attelle à faire connaître l'écomuséologie à ses membres.

Il met donc sur pied une formation en muséologie destinée au comité, à laquelle contribuent différents experts en urbanisme, en architecture, en muséologie, etc. Il permet même une rencontre du comité avec Hugues de Varine, lors de son premier voyage au Québec. Mayrand et les HCCS trouvent aussi du financement et organisent des voyages en France et en Belgique, afin de visiter des écomusées avec les membres du comité. Nous avons notamment visité l'écomusée industriel des Forges d'Inzinzac-Lochrist, en Bretagne. Un autre, à Fourmies et à Trélon, nous a impressionnés par ses reconstitutions de l'estaminet et de la cuisine avec ses cordes à linge. Ces institutions nous ont inspirés dans leur mise en valeur du quotidien ouvrier. Au moment de son incorporation en 1982, il est clair que l'institution serait un écomusée.

Rapidement, ce musée en devenir, très lié aux milieux communautaires et populaires du territoire, crée des liens avec les milieux universitaires, ce qui lui conférera sa crédibilité dans le monde muséal et dans l'administration gouvernementale.

Le rôle de la nouvelle muséologie dans la naissance et le développement de l'Écomusée du fier monde est donc essentiellement celui d'un modèle conceptuel, une théorie filtrée par la vision et les enseignements du professeur Pierre Mayrand, qui avait su gagner la confiance du comité du musée...

Nous sommes aussi influencés par le mouvement de l'éducation populaire qui prévalait dans les groupes communautaires et le modèle participatif suédois de Sven Lindqvist. L'identité de l'Écomusée du fier monde est intrinsèquement liée à ses racines profondément ancrées dans ce tissu communautaire local. Et on cherchait à trouver, à incarner la particularité québécoise urbaine de l'écomuséologie.

Et cette particularité québécoise s'incarne notamment dans le modèle de gestion de l'Écomusée du fier monde.

Il est difficile, selon moi, de parler d'un modèle unique de gestion écomuséale particulière au Québec, parce que l'Écomusée du fier monde est situé en territoire urbain, avec une réalité totalement différente du monde rural. D'une part, il est impossible de développer un centre, un chef-lieu et ses antennes², une gestion adaptée à une répartition des sites sur les vastes territoires. D'autre part, il y a la vision de la structure de gestion de Hugues de Varine, très intéressante, mais aussi très précise : celle d'un comité de gestion au sein duquel les pouvoirs publics sont bien représentés, d'un comité scientifique composé d'universitaires et de spécialistes et, finalement, d'un comité des usagers composé de citoyens

2 Voir VARINE Hugues de, L'écomusée, Gazette, vol. 11, n° 2, 1978, p. 29-40.

sans compétences particulières. Cette tripartition des pouvoirs est difficilement applicable au Québec en général, et particulièrement à l'Écomusée du fier monde.

D'abord, cette composition tripartite place nécessairement les usagers dans une situation de subordination par rapport aux autres comités. Nous ne voulions pas ça. Nous voulions instaurer une dynamique la plus égalitaire possible, dans laquelle se côtoient des membres aux horizons très hétéroclites : des scientifiques et des experts, puis des habitants du quartier, des ouvriers, des sans-emplois, etc. De plus, nous avons choisi de suivre le modèle issu du cadre légal lié à l'incorporation d'une compagnie à but non lucratif qui se compose d'un unique CA³. C'est aussi le modèle des HCCS. Donc, au lieu d'avoir trois comités intervenant sur trois volets, l'Écomusée relève, d'un point de vue légal, d'un seul conseil d'administration, comme tout OBNL au Québec.

Cependant, ce CA peut former des comités. Dans les faits, un comité *ad hoc* est créé pour chaque exposition, réunissant des professionnels de l'Écomusée et des partenaires. C'est en grande partie grâce à ces comités que nos projets sont participatifs. C'est au cœur de notre fonctionnement : une approche par projet, en partenariat avec différents acteurs et actrices du territoire, pour co-concevoir des contenus qui leur appartiennent. Je crois que cela distinguait notre institution des autres musées à la fin des années 1990. C'est ce modèle qui prévaut toujours aujourd'hui.

194

Et c'était convivial?

Pas toujours, bien sûr! Mais différents comités auraient nécessairement suscité la méfiance des usagers qui, rappelons-le, étaient à l'origine du projet. Prenons par exemple un comité scientifique. Pour les usagers, les scientifiques n'étaient pas du « vrai monde », beaucoup trop éloignés dans leur culture et leurs intérêts, beaucoup trop condescendants. Et cette méfiance était en partie justifiée à l'époque, car, rappelons-le, c'était l'univers académique qui avait longtemps, sinon nié, à tout le moins ignoré l'existence d'un patrimoine ouvrier.

Et à la fin des années 1980, vous êtes devenu co-directeur de l'Écomusée...

Oui. Jusqu'en 1997, nous avons une direction bicéphale qui nous a permis de consolider l'institution dans une période de sous-financement, toujours à la recherche d'un espace muséal. Cette organisation bicéphale a permis de multiplier les créativité, et aussi de nous épauler, mon collègue Michel Gendron et moi. En 1995, la Ville de Montréal nous a cédé le Bain Généreux par bail emphytéotique, et a appuyé financièrement sa rénovation, en compagnie du ministère québécois de la Culture. Enfin, nous avons pignon sur rue! L'année suivante nous recevions notre accreditatation provinciale, avec son très attendu budget de fonctionnement.

3 Voir la Loi des compagnies: <<https://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/document/lc/c-38>>, consulté en avril 2022.

Ensuite, la situation du musée étant stabilisée, la nécessité d'une direction bicéphale est devenue moins pertinente, et j'ai pris entièrement les rênes de l'institution.

Dans ce contexte financièrement difficile, comment assurer une stabilité à l'équipe muséale ?

L'accréditation permet d'assurer le maintien d'une équipe qui assure les opérations quotidiennes du musée. Cette équipe reste à géométrie variable, inspirée des principes d'adhocratie proposée par le professeur Henry Mintzberg. Il s'agit d'une structure souple, fluide, qui évolue au gré des projets, des moyens et des compétences nécessaires à l'atteinte des objectifs : une organisation du travail idéale pour la participation citoyenne et un partage plus horizontal des pouvoirs.

Mais le réseau de collaboration, c'est-à-dire les relations informelles qui se sont tissées entre les professionnels de différentes institutions et qui se formalisent en partenariat le temps de la réalisation d'un projet, comment maintenir ces relations qui s'inscrivent dans la durée, alors que l'équipe de l'Écomusée est si changeante ?

L'équipe s'adapte, elle évolue selon le contexte, les besoins et les projets. Issu du mouvement des organismes citoyens, l'Écomusée a toujours maintenu des liens étroits avec ce milieu, même s'il est devenu une véritable institution muséale. Et nous avons depuis les tout débuts mis de l'avant des projets participatifs.

195

Annuellement, nous avons une soixantaine de partenaires. Notre réseau de collaboration est extrêmement varié : milieux de l'art contemporain d'avant-garde, organismes en alphabétisation ou ayant pour mission la réinsertion sociale de personnes en situation d'itinérance ou encore l'insertion des femmes migrantes, organismes œuvrant dans le domaine de la DI-TSA, commerces locaux, institutions, écoles et jusqu'au milieu universitaire.

Compte tenu de la nature de notre institution, nous avons l'avantage de ne pas avoir à penser à notre programmation en fonction de nos collections ou des expositions disponibles dans le réseau muséal et que nous pourrions accueillir. Notre programmation se construit au fil des partenariats et, donc, en fonction des demandes, des besoins, des enjeux liés à notre territoire et à la société en général. Nous avons la chance d'être extrêmement sollicités, et les projets se réalisent maintenant tout naturellement. C'est le fruit de plusieurs années de travail étroit avec le milieu.

Vous êtes ouvert à ce qui se passe sur le territoire en vous associant aux projets qui prennent forme au sein des communautés qui le composent. En prenant cette posture, vous contribuez à son développement, au sens employé par de Varine il y a plusieurs années...

Nous voyons le musée comme un outil de développement du territoire. Cela nous a poussés à l'élaboration du concept de « collection écomuséale », qui diffère d'une vision des objets muséaux, conservés

dans leur réserve. Il s'agit d'un ensemble d'éléments du patrimoine liés au territoire d'intervention d'un écomusée, et dont la valeur est suffisamment importante pour faire l'objet d'une désignation. Dans le cadre d'un processus de participation citoyenne, nous regardons quels éléments importants peuvent être identifiés comme patrimoine écomuséal. Cela peut-être un bâtiment, un lieu, une rue, une personne, un événement ou même une expression. L'objectif n'est pas d'en faire l'acquisition, mais de documenter ce nouvel élément désigné sur notre site Internet, afin de le mettre en valeur et d'assurer de le transmettre aux générations futures.

Nous revenons donc à ce principe de gouvernance participative qui engage des individus traditionnellement exclus des processus décisionnels réservés aux élites professionnelle et politique. Dans cette organisation de la gouvernance de l'Écomusée du fier monde, quelles sont les relations entre la direction et le CA ?

Le conseil d'administration est un groupe composé d'experts qui appuie la vision du musée portée par la direction. Sont établis avec lui les plans stratégiques, afin d'identifier nos priorités d'action. Mais le CA reste en dehors de la gestion quotidienne, qui relève de la direction, et de la production des contenus, qui sont réalisés avec nos partenaires sur le territoire. Le CA est aussi un interlocuteur utile lorsque la direction a besoin de conseils sur certains points précis.

Actuellement, au CA de l'Écomusée, il y a un expert en urbanisme, un retraité de l'éducation, une muséologue, des experts du réseau des organismes communautaires, etc.

Autre grand pilier de la gouvernance au musée: la direction générale. Votre départ à la retraite est imminent. Vous avez décidé de préparer votre sortie, sans laisser à l'écomusée la tâche colossale de remplir le vide causé par le départ d'un directeur et co-fondateur.

Cette décision se motive à trois niveaux: un premier niveau personnel, un deuxième lié à la relève et un troisième, global, lié à la pérennité de l'institution. D'un point de vue personnel, je souhaite réduire mon temps de travail, prendre plus de temps pour moi et jouer un rôle différent à l'Écomusée. Concernant la relève, après l'avoir formée, il faut lui laisser de la place. C'est pour moi quelque chose qui est important. Finalement, concernant la pérennité, je ne veux pas que l'avenir de l'institution soit associé à moi. Éric Giroux, mon successeur, est avec nous depuis longtemps. Lui confier la direction, c'était s'assurer la pérennité de la vision pour les prochaines années, une vision que tous les membres de l'équipe ont collaboré à construire. De mon côté, je reste conseiller au projet stratégique.

Vous avez donc toujours un pied au musée...

Oui. Je ne fais plus de gestion, mais j'ai encore un rôle important et, d'une certaine manière, autant d'influence. J'ai piloté le plan stratégique. J'ai travaillé à la révision de nos règlements de régie interne. Je m'occupe de

certaines projets, dont ceux en lien avec la collection écomuséale. Je représente l'Écomusée dans certains organismes et je donne des conférences. Je suis impliqué dans nos échanges internationaux. C'est assez stimulant.

Avec le recul des années, selon vous, quels sont les changements du milieu muséal québécois en 50 ans? Car il y a eu métamorphose du monde des musées, de manière générale, au-delà de l'écomuséologie...

Parmi les grandes transformations, il y a d'abord cette ouverture du musée aux publics, qui ne « dérangeant » plus, comme ça a pu être le cas dans le passé. Un autre point important : le musée n'est plus dans son univers clos de la conservation des objets et des trésors de l'élite. Beaucoup de groupes minorisés veulent et peuvent faire entendre leurs voix par le biais des institutions muséales. Troisièmement, le musée s'inscrit aujourd'hui dans un territoire, dans une société. Et il peut contribuer à son développement, d'une manière ou d'une autre, sous diverses formes. On est passé d'une mission de conservation à une mission d'éducation, à une mission de développement et d'intervention dans la société.

En parallèle apparaît une normalisation du travail muséal, doublée d'une volonté de spécialisation des processus. Nous sommes passés d'un univers peu professionnalisé à un contexte extrêmement normé. Ce phénomène s'amplifie avec l'agrément gouvernemental. Les musées doivent répondre à des exigences de plus en plus complexes d'un point de vue légal, administratif et éthique.

197

La Nouvelle Muséologie connaît aujourd'hui un essor dans certaines institutions muséales. Quel est, selon vous, le noyau de l'écomuséologie?

Il faut distinguer *Nouvelle Muséologie* et *écomuséologie*. Les grands principes de l'écomuséologie ont un peu été définis par Hugues de Varine et repris par Pierre Mayrand. On y retrouve les trois éléments de base : le territoire géographique ou culturel (plutôt que le bâtiment muséal), la participation d'une population (plutôt que l'accueil de visiteurs) et la prise en compte du patrimoine global (et non plus uniquement d'une collection).

Les valeurs de la Nouvelle Muséologie sont plus larges. On les retrouve en partie, dès 1972, dans la Déclaration de Santiago du Chili. Elles s'inspirent aussi de l'éducation populaire, présente depuis le début du vingtième siècle, dans les réflexions plus récentes de Paulo Freire ou celles entourant le concept de démocratie culturelle.

L'Écomusée du fier monde se définit maintenant comme musée d'histoire et musée citoyen. Notre énoncé de valeur est le suivant : l'engagement pour la valorisation du territoire de la communauté Centre-Sud et de la société. Cela résume bien notre façon de voir la Nouvelle Muséologie.

Les enjeux liés à l'excellence dont vous parlez sont cristallisés dans l'agrément, lui-même sceau d'excellence de la part du gouvernement, qui permet de déverrouiller un budget de fonc-

tionnement. Aujourd’hui, avec la nouvelle politique culturelle du gouvernement, le plan d’action qui en découle et les critères liés à l’agrément, de plus en plus tournés vers les services aux publics, est-ce désormais plus aisé pour l’Écomusée de répondre aux exigences du gouvernement ? Car vous vous préoccupez déjà des publics et de la participation des communautés dans les années 1980-1990.

En affirmant notre spécificité en tant qu’Écomusée et en étant novateurs à plusieurs égards (l’importance de la muséologie citoyenne, la collection écomuséale, etc.), nous courons constamment le risque de sortir du cadre, de nous marginaliser et de ne plus remplir les exigences des programmes gouvernementaux. C’est une des raisons pour lesquelles nous avons toujours souhaité être irréprochables aux niveaux administratifs, professionnels et scientifiques. La rigueur et l’excellence font partie de nos valeurs et nous évitent les risques de nous faire mettre hors-jeu dans un milieu extrêmement compétitif.

Cependant, les critères de l’agrément ne sont pas tout à fait un sceau d’excellence. Ce sont des normes fondées sur le quantitatif : combien d’objets dans la collection ? Combien de visiteurs ? Combien de partenariats ? C’est sans doute inévitable dans le cadre d’un programme gouvernemental, mais nous sommes loin de l’expression de la qualité d’un projet culturel ou d’une vision qui ferait la distinction d’un musée.

198

Il y a un point de tension entre les deux pôles de la muséologie, entre la théorie et la pratique. Pour vous, c’est bien la pratique qui a nourri la théorie. Votre implication est celle de toute une vie : pour l’Écomusée du fier monde, pour la reconnaissance du patrimoine urbain et la préservation des traces de 150 ans de présence ouvrière, fondamentale à l’essence du quartier. Avec le temps, le quartier Centre-Sud s’est gentrifié. Il a vu les ouvriers se déplacer vers l’est de la ville, disparaître de ses rues. Et de nouvelles problématiques sociales sont apparues. Qui s’identifie à cette notion de « fier monde », centrale à l’identité de l’institution ?

Effectivement, la population a changé, mais l’histoire et le patrimoine de cet ancien quartier ouvrier restent des ancrages importants pour l’identité locale. Il est intéressant de constater que les groupes citoyens souhaitent se rattacher à ces racines. Nos nombreux partenaires locaux ont envie de travailler sur ces fondements identitaires qui ne sont pas sans liens avec plusieurs des enjeux actuels : du développement durable à l’aménagement urbain, en passant par l’intégration des immigrants ou à celle de la communauté LGBTQ+, etc. C’est pour cette raison que nous avons actualisé l’image et l’identité de l’Écomusée, en lui associant « musée d’histoire et musée citoyen » : nous sommes le témoin du passé, mais nous sommes aussi celui de notre contemporanéité.

En guise de conclusion, comment voyez-vous le développement futur de l’approche participative dans la gouvernance des musées ? Quelle place se dessine pour les publics, les citoyens et les communautés ?

À mon avis, l'importance accordée au public dans les musées, sa place au sein des murs de l'institution, continueront de s'affirmer. Il ne sera plus simplement visiteur, il sera de plus en plus un participant, un acteur. Et cette tendance touchera particulièrement les groupes minorisés, traditionnellement exclus des musées. Elle est corrélée à l'importance accordée par un nombre grandissant d'institutions au rôle social du musée, qui réfléchit à sa pertinence pour son milieu. Cette approche participative s'incarne dans la co-création de contenus, dans les projets d'expositions et la programmation d'activités. Cependant, je ne suis pas certain que cela se reflétera nécessairement dans sa gouvernance, et je ne sais pas si c'est très important. Mais c'est à suivre...